

te et aujourd'hui encore on regarde Mr. Gagnon comme le plus courageux et le plus infatigable marcheur que l'on ait vu dans ces town ships.

Le nombre tou jours croissant des colons ne permettant plus à un seul missionnaire de les desservir, cette vaste mission fut partagée. En octobre 1844, le premier missionnaire des *lous-francs* alla résider à St. Norbert d'Arthabaska et fut remplacé à Somerset par Mr. Edouard Bélanger, dont l'énergique activité était bien propre à honorer un nouvel élan aux progrès de ces nouvelles colonies. Déjà par ses soins une église en bois de 120 pieds était levée à Stanfold et l'on commençait à tirer le bois de la forêt pour bâtir plus en grand à Somerset, lorsque la divine Providence, par un de ces coups que nous devons adorer en silence, mit un terme à la vie d'un ministre du sanctuaire qui semblait n'avoir fait encore que les premiers essais de sa course apostolique.

C'était le 23 novembre 1845 : il fusait un de ces tristes temps d'automne, souvent plus désagréables que les froids rigoureux de l'hiver. Un vent de tempête soufflait du nord-est et la neige en gros flocons tombait avec la pluie lorsque l'on termina les vêpres à Somerset. Une affaire pressante demandait au plus vite la présence de Mr. Bélanger à la rivière Becancour, au-delà de la savane. C'en était assez pour son zèle brûlant. Quoiqu'indisposé, il n'hésite point à partir aussitôt accompagné du notaire Cormier et d'un habitant de Somerset, du nom d'Ambroise Pepin, qu'il avait engagés tous deux à le suivre. Arrivés à Stanfold, où l'on prenait la savane, nos trois voyageurs trouvèrent là plusieurs de leurs amis qui firent tous les efforts possibles pour les empêcher de s'aventurer dans la forêt par un temps si mauvais et à l'approche de la nuit. En effet la prudence humaine le conseilait, mais un cœur de prêtre ne la consulte pas toujours. Malgré toutes les représentations, Mr. Bélanger et ses compagnons s'enfoncent dans la fatale savane un peu avant le coucher du soleil, et suivent avec toute la vitesse dont ils sont capables le sentier brouillé tracé par les voyageurs. Ils espéraient arriver avant l'obscurité à la demeure du bonhomme Grondin, sur la rivière Blanche, à peu près au milieu de la savane; mais ils se trompaient dans leur prévision; la nuit les surprit bien avant qu'ils fussent au terme qu'ils avaient cru pouvoir atteindre.

L'obscurité commençait à tomber lorsqu'ils arrivèrent à l'un des repos des voyageurs, appelé la *Butte ronde*, à environ deux milles du village de Stanfold. Là nos trois voyageurs voulurent allumer la chan-

delle de leur feu, mais tout était humide sur eux et autour d'eux et jamais ils ne purent se procurer la lumière qui les eût sauvés. Quoiqu'un peu découragés par ce contre temps imprévu, ils continuèrent cependant leur pénible voyage, ne sachant souvent où diriger leurs pas, nul assurés. A chaque instant ils enfonçaient dans des ornières couvertes d'une glace épaisse qui, après avoir déchuré leurs vêtements, ensanglantait et meurtrissait leurs jambes. Ces chûtes renouvelées à chaque moment épuisaient leurs forces, et le manque de nourriture dont ils commençaient à sentir le besoin, ne leur permettait pas de les renouveler.

Cependant ils avançaient toujours et l'espoir d'arriver bientôt soutenait leur courage. Déjà ils étaient, à quelques arpents de la maison du bonhomme Grondin, au milieu de cette partie de la savane appelée la *Savane du cheval* (parce qu'un cheval y était péri) lorsque voulant éviter une ornière, ils la doublèrent complètement et revinrent sur leurs pas, au lieu de continuer comme ils le croyaient. Ils étaient écartés! Que vont-ils donc devenir? Couverts de sueurs, tremper, par la neige et la pluie, épuisés de fatigue, où vont-ils prendre les forces nécessaires pour recommencer la route qu'ils viennent de franchir avec tant de difficultés? Mais la nuit n'était pas encore au milieu de sa course, et s'arrêter pour attendre le jour, c'eût été vouloir périr saisi par un frisson mortel: il fallait marcher. Ils continuent donc, trouvant dans l'espoir trompeur d'arriver bientôt et dans un certain pressentiment d'un plus grand malheur, les forces et le courage dont ils avaient besoin. Ils venaient de passer de nouveau et sans s'en apercevoir auprès de la *Butte-Ronde* ou ils avaient voulu se procurer de la lumière, lorsque Pepin, épuisé et découragé, se laisse tomber au pied d'un arbre et se déclare incapable d'aller plus loin. Le triste sort qui l'attendait lui fit alors proférer des paroles plaintives entrecoupées de sanglots. Plus de courage, lui disent ses compagnons, nous devons arriver à la demeure de Grondin: on vous enverra du secours... patience... puis ils s'éloignent, le laissant en proie aux sombres pensées d'une mort inévitable.

Ils avaient à peine fait quelques arpents, que Mr. Bélanger, sentant son courage défaillir, succomba à son tour au pied d'un arbre, se plaignant de la faim et d'une grande douleur à une jambe qu'il avait blessée quelques mois auparavant. Il restait encore assez de force au Notaire, dont la vigueur étonne en cette circonstance, pour atteindre, non pas la maison de Grondin qu'il espérait toujours trouver, mais le village de Stanfold dont il n'était pas éloigné, sans un dernier malheur. Mais en laissant Mr. Bélanger, au lieu de continuer sa route vers Stanfold, il reprit le sentier qui venait de les exténer et parcourut de nouveau l'affreuse *savane du cheval* qu'il se trouva ainsi avoir passée trois fois.

Cependant la mort avait commencé à moissonner ceux qui venaient de faire de si grands efforts pour se soustraire à ses coups. Pepin lui avait le dernier payé son tribut: Mr. Bélanger venait de tom-

bersous les coups de la faux impitoyable et elle s'approchait de sa troisième victime lorsque la lumière commença à paraître.

Deux habitants, qui n'avaient pas voulu la veille, suivre nos trois infortunés voyageurs, s'engageaient alors dans la savane. Après avoir marché quelque temps, ils aperçurent, non loin du sentier quelque chose qui ressemblait et que l'obscurité ne leur permit pas de reconnaître. Ils crurent d'abord que c'était un ours, mis en examinant mieux, ils reconnurent un homme qu'ils soupçonnèrent aussitôt être un des trois voyageurs partis la veille. C'était en effet le notaire Cormier luttant contre la mort. Ils volent à lui et le trouvent couvert de boue glacée, les membres roides et donnant à peine quelques signes de vie. Il leur était impossible de le transporter aux maisons. L'un d'eux court au village de Stanfold où l'on avait comme quelque pressentiment de ce qui était arrivé pendant la nuit. L'alarme est aussitôt donnée au son de cor que l'on fait retentir, tout le monde accourt avec empressement et plus de vingt hommes entrent dans la forêt d'où on les voit bientôt sortir portant le Notaire sur un brancard.

Pendant ce temps là des voitures étaient parties, au plus grand train des chevaux, pour aller chercher Mr. Gagnon à Arthabaska et le docteur à Somerset. La triste nouvelle se répand sur leur route et vole de bouche en bouche. Tout s'agite, et l'on voit accourir à pied, à cheval et en voitures les habitants consternés. Les femmes et les enfants se tiennent aux portes et sur le bord du chemin; interrogeant les passants qui ne leur donnent que quelques mots en réponse et continuent leur route. Sont-ils morts tous les trois? les a-t-on tous trouvés? M. Bélanger est-il mort aussi?... Pauvre cure!! et les larmes leur tombaient des yeux.—Pendant que l'on avait transporté le Notaire et qu'on lui prodiguait les soins qui le ramènerent à la vie, plusieurs étaient à la recherche des deux autres voyageurs, Mr. Bélanger fut trouvé le premier au pied de l'arbre où son nom est encore gravé, assis et la tête appuyée sur une main. Il y eut un moment d'espoir; mais il avait rendu le dernier soupir. Bientôt après, on trouva Pepin, dont le corps froid et glacé annonçait qu'il avait perdu la vie depuis plusieurs heures. Ils sont aussitôt transportés au village où les attendait, avec une impatience mêlée de quelque espoir, la foule éplorée des habitants. Fatale savane, que de souffrances et de misères de tout genre tu as causées mais que de pleurs tu fais verser aujourd'hui!

Dans l'après midi les habitants de Somerset reviennent tristement et emmenant avec eux le corps inanimé de leur curé qu'ils avaient vu la veille, si plein de vie, chanter l'office dans leur chapelle. Trois jours après, Mr. Gagnon déposé dans le cimetière de St Calixte de Somerset, les corps de Mr. Bélanger et de son compagnon. *Domini Deus tuus... novit iter tuum, quomodo transieris solitudinem hanc magnam.* (Deutéro. 2. 7)

{ à continuer. }